

Zeitschrift: Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande
Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande
Band: 11 (1875)
Heft: 7

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 05.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

DIEU — HUMANITÉ — PATRIE

FRIBOURG.

11^e année.



1^{er} Avril 1875.

N^o 7.

L'ÉDUCATEUR

REVUE PÉDAGOGIQUE.

PUBLIÉE PAR

LA SOCIÉTÉ DES INSTITUTEURS DE LA SUISSE ROMANDE

paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

SOMMAIRE. — L'enseignement religieux par Victor Hugo. — Nouvelles impressions d'école. — Coup-d'œil général sur les progrès de la science géographique. — Chronique bibliographique. — Partie pratique. — Poésie.

L'enseignement religieux, par Victor Hugo.

L'enseignement religieux est, selon moi, plus nécessaire aujourd'hui qu'il n'a jamais été. Plus l'homme grandit, plus il doit croire. Il y a un malheur dans notre temps, je dirai presque il n'y a qu'un malheur : c'est une certaine tendance à tout mettre dans cette vie !

En donnant à l'homme pour fin et pour but la vie terrestre, la vie matérielle, on augmente toutes les misères par la négation qui est au bout. On ajoute à l'accablement des malheureux le poids insupportable du néant, et de ce qui n'est que la souffrance, c'est-à-dire une loi de Dieu, on fait le désespoir. De là de profondes convulsions sociales. Certes, je désire améliorer dans cette vie le sort de ceux qui souffrent ; mais je n'oublie pas que la première des améliorations, c'est de leur donner l'espérance. Combien s'amoin-

de misères, bornées, limitées, finies après tout, quand il s'y mêle une espérance infinie ?

Notre devoir à tous, c'est sans doute de chercher à diminuer la misère, mais c'est aussi de faire lever toutes les têtes vers le ciel; c'est de diriger toutes les âmes, c'est de faire tourner toutes les attentes vers une vie ultérieure où justice sera faite et où justice sera rendue.

Disons-le bien haut : personne n'aura injustement, ni inutilement souffert. La loi du monde moral, c'est l'équité. Dieu se retrouve à la fin de tout. Ne l'oublions pas et enseignons-le à tous; il n'y aurait aucune dignité à croire, et cela n'en vaudrait pas la peine, si nous devons mourir tout entiers.

Ce qui allège la souffrance, ce qui sanctifie le travail, ce qui fait l'homme bon, fort, sage, patient, bienveillant, juste, à la fois humble et grand, digne de l'intelligence, digne de la liberté, c'est d'avoir devant soi la perpétuelle vision d'un monde meilleur, rayonnant à travers les ténèbres de cette vie.

Quant à moi, j'y crois profondément, à ce monde meilleur, et je le déclare ici, c'est la suprême certitude de ma raison, comme c'est la suprême joie de mon âme.

Je veux donc sincèrement, je dis plus, je veux ardemment l'enseignement religieux.

Nouvelles impressions des Ecoles, par M. Vincent de Castro.

« Les paroles pour les pensées et les
» pensées pour le cœur et la vie. »

« Le P. Girard, dans son enseignement régulier de la langue
» maternelle, qui devrait être l'Evangile des éducateurs modernes,
» démontre la nécessité de l'enseignement de la langue maternelle
» pour apprendre les autres langues et parce qu'elle sert de base à
» toute l'instruction. La nécessité de cette étude s'accroît à mesure
» que progresse l'instruction, parce que celle-ci se renouvelle dans
» la vie de la pensée, c'est-à-dire en fin de compte dans l'harmonie
» de la conception et de la parole, de l'Intelligence et de la mémoire.
» Mais la langue n'est qu'un instrument destiné à servir d'auxiliaire
» à la connaissance, et non le but lui-même. La langue est là pour
» la pensée et non la pensée pour la langue.

« Dans nos écoles, on passe souvent les plus belles années à étudier des mots et à apprendre de mémoire. De cette façon, la mémoire va étouffant l'intelligence et la grammaire tue la logique.

» Pestalozzi, le père de la méthode intuitive, dans son livre : *Comment Gertrude instruit ses enfants*, a prouvé la nécessité de procéder logiquement des choses aux mots et non *vice versa*. C'est là, le sens fondamental de la maxime de son disciple Girard que nous citons tout à l'heure : *la parole pour la pensée et les pensées pour le cœur et la vie*.

» Dans cette maxime est renfermé tout le programme de la Nouvelle méthode socratique ou intuitive qui va se naturalisant dans les Jardins d'enfants et qui doit être le fondement de la Réforme de nos Ecoles populaires, si nous voulons former des hommes instruits et non des automates parlants. »

Nous traduisons les lignes qu'on vient de lire de la feuille périodique italienne de M. Vincent de Castro intitulé : *Milano et Roma, Enrico Pestalozzi o l'Educazione nuova*.

Nous voyons avec plaisir que M. de Castro, quoique très libre penseur, n'ait pas cru devoir suivre l'exemple et les errements de M. Michelet qui, dans le livre intitulé : *Nos Fils*, a porté un jugement si injuste de la méthode Girardique et n'a voulu y voir qu'un retour à cet enseignement scholastique que le moine libéral a combattu toute sa vie. Mais en assimilant complètement, dans les termes, la méthode socratique et la méthode intuitive, M. de Castro ne confond-il pas deux choses très-distinctes : la méthode inventive et la méthode intuitive ? La seconde montre les objets et n'a pas besoin d'inventer ; elle observe, et d'observation en observation, elle s'élève aux généralisations.

La méthode inventive travaille davantage sur l'esprit et fait trouver à l'élève lui-même ce qu'il doit connaître. Pestalozzi, il est certain, combinait les deux méthodes dans son école de Berthoud, la seule où il ait été lui-même. A Yverdon, ses collaborateurs, plus instruits que lui, mais qui n'avaient ni son génie ni son grand cœur et qui étaient tout farcis de théories métaphysiques, et des formules abstraites à la mode, gâtèrent son œuvre, comme le disait à Girard, en 1809, le patriarche d'Yverdon. On poussa alors les choses au point de vouloir que chaque élève *inventât en quelque*

sorte ce qu'il doit savoir. Méthode qui n'est pas applicable en tout, comme l'a prouvé le P. Girard dans son rapport sur Yverdon, et qui, dans certaines branches, comme le dessin, a produit des résultats déplorables. Il est une foule de choses d'ailleurs qu'un élève, quelles que soient ses aptitudes, ne peut pas trouver par lui-même et qu'il faut bon gré mal gré se résoudre à lui *inculquer du dehors au dedans* et qu'il est radicalement impossible de *tirer du dedans*, c'est-à-dire du fond propre de l'élève.

L'enseignement mutuel dont se servait le P. Girard dans son beau temps ne se fût pas plié à un usage complet de la méthode socratique. Or, l'enseignement mutuel n'était pas du goût de Pestalozzi, qui visitant, en 1818, l'école Girard, s'écria qu'il faisait de l'or avec de la boue.

Alexandre DAGUET.

COUP-D'ŒIL GÉNÉRAL sur les progrès de la science géographique pendant ces dernières années ⁽¹⁾.

Il est incontestable que la civilisation a fait, dans notre siècle, des progrès si surprenants qu'ils dépassent les prévisions même les plus osées. Néanmoins, toutes les sciences n'ont pas participé, au même degré, à ces brillantes conquêtes de l'esprit humain; et si, comme on l'a dit, au moyen de l'électricité, l'homme a ravi la foudre aux nuées; s'il a, grâce à de puissantes lentilles, fait descendre les cieux pour en mesurer l'étendue et en admirer la splendeur; si la vapeur a supprimé les distances et la presse mécanique, les temps et les lieux; si, enfin, de nombreuses machines, les unes lourdes et fortes, les autres légères et gracieuses, ont remplacé les robustes bras de nos laboureurs et les doigts de fées de nos brodeuses et de nos couturières, — le globe que nous habitons, immense pour les pygmées qui s'agitent à sa surface, mais atome perdu au milieu des mondes qui l'entraînent à leur suite, ne nous a pas encore révélé tous ses secrets : de vastes étendues restent inexplorées et le drapeau de la civilisation n'a jamais flotté sur des régions entières de plusieurs continents.

Toutefois, hâtons-nous de le dire, dans le domaine de la géographie, comme

(1) Les sources où nous avons puisé les matériaux de cet article sont :

1° *L'Année géographique* de M. Vivier de Saint-Martin, excellente revue dont le tome XII, renfermant les faits géographiques de 1874, vient de paraître; 2° le *Bulletin* de la Société de géographie de Paris; 3° le *Globe*, journal de la société de géographie de Genève; 4° *l'Année scientifique* de Figuier; 5° les cartes récentes de *l'Atlas de Stieler*; 6° des notes recueillies dans les journaux spéciaux et autres, au fur et à mesure que nous les rencontrons; 7° le journal le *Tour du monde*, etc.

dans tout autre, le progrès, quoique plus lent qu'ailleurs, n'a cependant, en aucune époque, interrompu tout à fait sa marche. Grâce aux efforts persévérants, au courage et au dévouement admirables de hardis explorateurs, les limites des pays inconnus vont se rétrécissant d'année en année, et, si l'on ne peut espérer les voir bientôt se confondre, au moins peut-on s'attendre à de constantes conquêtes dans les pays inexplorés.

Nous allons passer en revue, à vol d'oiseau, les grands faits géographiques qui se sont produits dans le monde entier pendant ces dernières années. Nous commencerons par l'*Europe*, puis nous nous transporterons successivement en *Asie*, en *Océanie*, en *Amérique*, pour revenir de là en *Afrique*, et terminer par les *régions polaires*.

Depuis les lamentables événements qui ont eu pour résultat, d'une part, d'amoindrir la France en lui enlevant deux provinces et plus d'un million et demi d'habitants, et, de l'autre, de constituer fortement l'empire d'Allemagne et de le placer à la tête des six grandes puissances européennes, aucun fait saillant n'est venu modifier les conditions géographiques de notre vieux continent, et les nations n'ont eu pour objectif que leur développement intérieur.

Celles de l'ouest semblent être saisies de la fièvre des grandes voies de communications. A peine le travail colossal du percement du Mont-Cenis recevait-il une heureuse issue et était-il inauguré avec la plus grande solennité le 17 septembre 1871, que, sous l'habile direction de notre compatriote, M. Favre, de Genève, on donnait le premier coup de pic (1^{er} octobre 1872) à cet autre travail non moins gigantesque qui s'appellera le tunnel du St-Gothard, et qui fera l'admiration de la postérité comme celle des contemporains.

On a pu croire un moment que les Alpes, « ce nœud robuste et proéminent des muscles de granit de la terre, » comme les appelle Lamartine, seraient attaquées sur deux points à la fois, et qu'au cri enthousiaste de « St-Gothard » répété par l'Allemagne et l'Italie, la France répondrait par celui de « Simplon. » Mais le crédit de 48 millions proposé à l'Assemblée nationale de Versailles, n'a pas trouvé grâce devant la commission ; celle-ci, par le canal de son rapporteur, M. Cézanne, a déclaré « que la France se trouvait dans la situation d'un grand propriétaire, qui ne pouvait s'intéresser à une route à ouvrir dans le canton voisin, tant qu'il n'a pas relevé ses ruines et remis sa terre en état. »

En revanche, deux autres projets paraissent à la veille de devoir s'exécuter. Le premier serait le prolongement du canal du Midi (embranchement du Somail, au port de la Nouvelle, au sud de Narbonne) jusqu'au *Port-Vendres*, au pied nord des Pyrénées. Ce travail, d'une longueur d'environ 70 kilomètres, coûterait neuf millions de francs, et permettrait d'envoyer, aux industriels de la vallée du Rhône, les minerais de manganèse existant sur le versant oriental des Pyrénées et excellents pour la fabrication des aciers.

Le second, c'est l'établissement d'un tunnel sous-marin reliant la France

et l'Angleterre. Ce projet, caressé depuis longtemps, et pour lequel de nombreux plans ont été présentés, va bientôt recevoir un commencement d'exécution : les 20 millions de francs auxquels on suppose l'établissement d'une galerie provisoire de 2 mètres, 40 cent. de diamètre, sont trouvés ; la convention diplomatique entre les deux pays a été ratifiée et les modifications apportées par M. Austin, approuvées. Quatre ans de travail suffiraient à deux machines perforatrices allant à la rencontre l'une de l'autre et fonctionnant rapidement dans un banc de craie : et, l'œuvre achevée, le trajet de Paris à Londres s'accomplirait en huit heures. Le devis des dépenses totales s'élève à 625 millions. Les mesures seront prises pour permettre, à un moment donné, en cas de guerre, par exemple, d'inonder la totalité du tunnel. Voilà, certes, une précaution qui n'a rien de commun avec la paix universelle, rêvée par certains philanthropes utopistes !

Avant de quitter la France, constatons avec plaisir les efforts persévérants tentés, dans ce grand pays, pour l'amélioration de l'enseignement de la géographie, et mentionnons la belle carte murale de M. Ehrard, qui, au dire de tous ceux qui l'ont vue, est un vrai chef-d'œuvre. Voici comment en parle M. Vivien de Saint-Martin : « Lorsque, pour la première fois, » je vis le modèle de cette magnifique carte, ce fut, pour moi comme pour » tous, un sentiment tout à la fois d'étonnement et d'admiration. Ce n'était » pas seulement une carte que nous avions sous les yeux : c'était un tableau » de l'effet le plus saisissant. Notre pays nous apparaissait là, non plus » comme une représentation froide et décolorée, mais comme une image » vivante dont le modelé pittoresque, loin de nuire à l'exactitude rigoureuse, en augmentait encore la vérité. »

Ajoutons, en outre, que la Société de géographie de Paris, qui est présidée par M. le vice-amiral baron de la Roncière-le-Noury, compte actuellement 1188 membres et qu'elle publie mensuellement un *Bulletin* volumineux renfermant les communications les plus variées et les plus intéressantes. Cette Société, comme du reste tous les amis des sciences géographiques, fonde les plus légitimes espérances sur le *Congrès international*, qui se réunira à Paris, au palais des Tuileries, le 1^{er} août de cette année. Une exposition de livres, cartes, instruments, collections et objets se rattachant à la géographie, s'ouvrira également à Paris le 15 juillet prochain. On sait que la Suisse sera représentée, à cette solennité scientifique, par MM. le général Dufour et le professeur Wartmann, de Genève, Vuillemin, de Lausanne, Desor, A. Humbert et Ayer, professeurs à l'Académie de Neuchâtel.

L'Allemagne, quoique tout occupée des réformes politiques, économiques et religieuses qu'elle s'est proposé d'accomplir, n'en est pas moins, sans qu'il y paraisse, la grande initiatrice de tous les progrès géographiques, tant par les nombreuses missions exploratrices qu'elle envoie dans toutes les parties du monde et dont nous parlerons plus loin, que par l'impulsion féconde et irrésistible qu'imprime à l'étude approfondie de la science de la terre, le Dr Auguste Petermann, l'illustre directeur des *Mittheilungen*, à Gotha, où se trouve aussi l'établissement cartographique sans rival de Justus Perthes.

L'Autriche vient d'ajouter un beau fleuron à sa couronne scientifique par l'expédition hardie de MM. *Payer* et *Weyprecht* dans les régions polaires, expédition dont il sera fait mention en son lieu.

Dans l'Europe orientale, les explorateurs peuvent se donner plus libre carrière : pendant longtemps encore les immenses empires du czar et du sultan offriront un aliment abondant à leur légitime curiosité. La Russie a fourni à M. *Leroy-Baulieu* les matériaux d'un beau travail sur les conditions géographiques, ethnologiques et historiques de ce vaste pays, demeurant étranger aux grandes influences qui réchauffent le reste de l'Europe, à celle du *gulf-stream* comme à celle du Sahara, et duquel M. Beaulieu affirme « que l'unité est si naturelle, qu'à moins d'être une île ou une presqu'île, aucun pays du globe n'a été plus clairement marqué pour l'habitation d'un seul peuple. »

La Turquie, qui était demeurée en dehors du mouvement ferrugineux pour lequel se passionnaient les peuples du centre et de l'ouest de l'Europe, s'est enfin ceinte d'un double réseau de voies ferrées, convergeant, d'une part, sur Ouskoub, au nord-ouest de Salonique, et, de l'autre, sur Andrinople. Espérons que ces lignes ne devront pas, un jour ou l'autre, comme celle de *Kustendjé* à *Tchernavoda*, être fermées pour « vice de construction. »

Les explorations scientifiques n'ont pas manqué en Turquie ces dernières années : citons, entre autres, celle du consul autrichien, M. *Georg Hahn*, sur le Drin et le Wardar; celle de M. *Fernand de Hochstetter*, en Macédoine et en Thrace; le voyage archéologique de M. *Albert Dumont*, et les études orographiques de MM. *Hochstetter* et *Kanitz*; les communications de ces deux derniers savants ont porté le jour le plus lumineux sur cette vaste chaîne de montagnes de la Turquie d'Europe qu'on se figurait, à tort, allant en ligne directe, de l'Adriatique à la mer Noire.

On parle depuis longtemps déjà du percement prochain de l'isthme de Corinthe, et cependant ce travail n'est pas encore exécuté. Pourtant il paraît près de l'être, puisqu'une compagnie, au capital de 20 millions, s'est formée en Angleterre pour l'entreprendre. Elle aurait une concession de 99 ans, et le canal mesurerait 27 pieds de profondeur sur 30 de large. S'il n'y a pas là de villes à créer par enchantement comme *Port-Saïd*, *Kantara*, *Ismailia*, en Egypte, peut-être verra-t-on renaître de ses ruines *Corinthe*, la grande et opulente cité détruite par le consul *Mummius*, ce Béotien artistique, qui voulait condamner ses soldats à remplacer à leurs frais les chefs-d'œuvre de sculpture qu'ils pourraient perdre ou détériorer pendant la traversée à Rome.

Si, des pays orientaux de l'Europe nous passons en Asie, en traversant le Bosphore, nous nous arrêterons un instant au milieu des champs troyens, immortalisés par les vers du divin Homère, pour rendre hommage à l'énergique persévérance de l'infatigable M. *Schliemann*, qui s'est donné pour mission de faire réapparaître à nos yeux des vestiges de l'antique et malheureuse Troie. Pendant bien longtemps les recherches du vaillant explora-

teur ont été infructueuses et beaucoup d'autres se seraient découragés, quand un jour, oh ! bonheur ! le pic du chercheur, après avoir fouillé jusqu'à 15 à 16 mètres de profondeur, a fait jaillir un véritable trésor : quinze mille objets, les uns en or et de prix et formant un ensemble tel qu'aucun musée de l'Europe n'en renferme de semblable, ont enfin payé M. Schliemann de ses constants efforts. Voilà, certes, d'inépuisables sujets d'étude sur les contemporains de Priam et du vaillant Hector.

Cependant, au dire de plusieurs savants, MM. *Le Chevalier*, *Virlet d'Aoust*, *Frank Calvert* et *Vivien de Saint-Martin*, les restes de la ville rendus à la lumière par M. Schliemann n'appartiendraient pas à la cité de Priam, mais à l'*Ilium Novum*, ville plus récente et qui était située tout près de l'entrée de l'Hellespont. La véritable Troie était à une distance de plus de deux lieues de là vers le sud.

La Palestine a été explorée, ces derniers temps, par des commissions scientifiques, l'une anglaise, sous la direction du lieutenant *Conder*, et l'autre américaine, qui se proposent de lever la carte exacte de ce pays, berceau du christianisme. Précédemment déjà des ingénieurs français avaient fait le lever topographique d'une portion de la Galilée et de l'ancienne Palestine.

Quant au projet de faire de l'ancienne Judée une véritable île en reliant le lac de Genezareth à la Méditerranée par un canal aboutissant à St-Jean d'Acre, et en mettant en communication le *Ghor*, affluent méridional de la mer Morte, avec le golfe d'*Acaba*, nous ignorons s'il a fait un pas dans la réalisation ou s'il a été simplement abandonné.

Le pays rendu célèbre par le séjour ou le passage des Hébreux continue à exciter les recherches des archéologues, et, de ces investigations, il résultera peut-être que plusieurs noms perdront l'auréole de renommée dont ils ont été entourés jusqu'ici : déjà le Dr *Ch. Beke*, bien connu par ses explorations en Abyssinie, a tenté de dépouiller le *Sinai* de son illustration pour la reporter sur un volcan, alors en éruption, situé au delà de la grande vallée d'*Akaba*, que les Arabes appellent la *Montagne de Lumière* et qui a une hauteur de 1500 mètres. Les allégués du Dr Beke ont soulevé, en Angleterre, des protestations auxquelles le voyageur allait répondre, quand la mort est venue le frapper.

En Egypte, l'illustre archéologue *Mariette-Bey* a publié dernièrement un résumé des conférences faites par un autre savant, M. *Brugsch-Bey*, dans l'opinion duquel ce ne serait pas la mer Rouge qui aurait vu s'accomplir le miracle de la traversée des Hébreux, mais le lac *Serbonis* longeant les bords de la Méditerranée au sud de l'ancienne Casium, « lieu redoutable et plein d'embûches où, sous l'influence du vent, les flots de la mer entrent et s'y précipitent comme une marée. »

Des bords de la mer Rouge, transportons-nous dans l'Asie centrale où les possessions de la Russie et celles de l'Angleterre sont bien près de se toucher, et où, de ce contact, comme le remarque l'historien M. Duruy, « peut sortir, si la passion domine, une grande guerre, mais si la sagesse

l'emporte, un grand commerce qui rendra la vie à ces régions autrefois si prospères. »

En voyant les progrès des Russes dans les vallées de l'Amou-Davia et du Kouvan-Davia, dans le Khokand et le Boukara, il était facile de prévoir que le Touran tout entier leur serait bientôt soumis. C'est ce qui est arrivé par la prise de Khiva, où les soldats du czar sont entrés le 10 juin 1873. Les vainqueurs se sont empressés d'imposer un traité léonin aux vaincus et de les condamner à payer une contribution, énorme pour ce pays, de dix millions de francs. Le Khanat de Khiva, véritable oasis au milieu des sables, a une superficie de 200 lieues dans le sens du nord au sud et 150 de l'ouest à l'est.

Rien au monde ne saurait justifier, à nos yeux, quelque conquête que ce fût ; mais s'il était quelque chose qui pût les excuser, ce serait, d'un côté, l'état déplorable d'ignorance et d'anarchie dans lequel vivent ces malheureuses populations annexées, et, de l'autre, les louables efforts des états conquérants pour faire triompher, au milieu d'elles, la civilisation sur la barbarie. » On ne saurait voir, dit M. Kostenko, dans sa relation sur Khiva, en 1873, sans un pénible étonnement, croupir dans l'ignorance, la barbarie et la dépravation, cette pitoyable nation dégénérée qui, il y a quelques siècles, déploya une certaine force vitale et produisit des philosophes et des savants remarquables. Aujourd'hui, le plus savant des Khiviens est au-dessous de l'Européen qui a reçu l'instruction la plus élémentaire.

La prise de Khiva a remis en relief le projet de rendre à l'Oxus son ancien lit, en le conduisant directement dans la mer Caspienne. Par cette restitution à cette dernière mer d'un fleuve navigable, la Russie gagnerait une voie de communication qui lui épargnerait les dangers et les fatigues d'une marche à travers les steppes. Cependant ce projet rencontre aussi des objections : M. le lieutenant *Stumm*, qui a étudié et décrit le plateau qui s'élève entre le lac Aral et la mer Caspienne, ne croit pas que l'Oxus, du moins la branche principale de ce fleuve se soit jamais versée dans cette dernière.

Avant de quitter l'Asie occidentale, pour continuer notre marche à l'est, mentionnons le nouveau projet grandiose conçu par M. de Lesseps, à qui l'on doit déjà le canal de Suez, projet consistant à relier l'extrémité occidentale de l'Europe, soit Lisbonne, avec l'extrémité orientale de l'Inde, soit Calcutta. Pour réaliser cette idée hardie, il suffirait d'établir un chemin de fer entre Orenbourg et Peïchawer, distants l'un de l'autre de 3,740 kilomètres. M. de Lesseps pensait que la nouvelle ligne devait passer par Samarkand, dans le Boukahra, mais les études faites par M. de Lesseps, fils, l'ont amené à modifier le tracé primitif et à le reporter plus à l'est dans la vallée du Sihoun, Tachkend, Kachgar et la province de Cachemir. Tout fait prévoir que ce projet ne tardera pas à être réalisé.

(La fin au prochain numéro.)

A. BIOLLEY.



CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE.

EUGÈNE SECRETAN. — LA LANGUE ALLEMANDE COMPARÉE A LA LANGUE FRANÇAISE AU POINT DE VUE DE LA PRONONCIATION, DE L'ORTHOGRAPHE, DE L'ÉTYMOLOGIE ET DES FLEXIONS. — Lausanne 1874.

Une brochure de 80 pages à peine, qui abonde de vues intéressantes et qui réussit à donner un haut intérêt à une matière qui paraît ardue et ingrate au premier abord. Il est difficile de traiter avec plus de clarté et d'élégance un sujet de linguistique comparée. Tous ceux qui s'intéressent à ce genre d'études, et leur nombre, heureusement, augmente de jour en jour, remercieront M. Secretan d'avoir publié ce travail, qui fait honneur à l'érudition de l'auteur et à son grand talent d'exposition. E. BORN.

MANOIR ET CHAUMIÈRE. Nouvelle, par Frédéric MAILLARD. — Lausanne, Mignot, 1875. 332 pages.

Voici un livre de bonne littérature populaire et qui a le mérite d'intéresser par une morale en action qui n'a rien de trop sévère ni de trop exigeant. Le titre lui-même a déjà quelque chose de piquant et qui promet des contrastes. Ces contrastes sont bien accusés et mettent en opposition la vie d'une gentilhommière un peu déchue avec celle de la maisonnette d'un jardinier et l'existence du presbytère, qui semble tenir le milieu entre le château jadis somptueux des De Bérend et le logement très modeste du jardinier Gidoval. Les contrastes se poursuivent pendant tout le récit non-seulement entre les trois intérieurs dont nous parlons, mais encore entre les rejetons mâles du noble presque ruiné et du jardinier. Léopold de Bérend, le fils de l'orgueilleux châtelain qui n'a étudié que malgré lui, et par jalousie, plutôt que par amour du devoir, finit mal et prend du service à Naples pendant que le fils du jardinier s'avance dans le monde par son mérite et enlève au fils du gentilhomme la riche fiancée dont ce dernier attendait le relèvement de sa fortune. Les caractères sont bien dessinés et se soutiennent jusqu'au bout, le dialogue est naturel et les observations judicieuses ne manquent pas dans ce tableau de la société actuelle, auquel on ne pourrait reprocher que d'avoir un peu sacrifié la noblesse pauvre qui ne sait pas prendre son parti des circonstances et se réfugie dans le souvenir d'un passé qui n'est plus. Dans un prochain ouvrage, l'auteur, nous l'espérons, nous prouvera que l'orgueil des écus est encore pire que celui des parchemins et fera mentir le vers de Ponsard dans sa pièce *l'Honneur et l'argent* :

« Ah ! l'estime publique, elle est vers les écus. »

A. D.

NOTRE HISTOIRE EN CENT PAGES, avec une carte et des vignettes, par M. Gustave HUBAULT, docteur ès-lettres, professeur d'histoire au collège Louis-le-Grand. — Paris, chez Delagrave, 108 pages.

Voilà un homme d'études occupant une position considérable dans l'enseignement classique, auteur d'ouvrages couronnés par l'Académie française,

et qui ne croit pas déroger en écrivant pour l'enfance de son pays. Bon exemple donné aux pays où l'on fait si sinon des ouvrages élémentaires, du moins de ceux qui en ont composé, sans préjudice de travaux plus scientifiques. Et M. Hubault a réussi à faire un livre plein de vie, anecdotique souvent, sans doute, car il sait que la couleur est nécessaire, et cependant assez sérieux pour être instructif et patriotique. Ce petit livre, il faut en convenir, tourne un peu au panégyrique et pourrait ou devrait être plus sévère. Mais s'il était sévère, il plairait moins aux enfants et n'atteindrait peut-être pas aussi bien son but qui est de rendre la patrie aimable au jeune âge. Peut-être faut-il commencer par là? Dans un second cours, on commencera à montrer le revers de la médaille. Ce revers, notre auteur cependant n'a pas autant hésité à le montrer quand il s'agit de ce qu'il n'aime pas. Mais pourquoi est-il si tendre pour Clovis, pour Clotilde la vindicative, pour les seigneurs féodaux, pour Bonaparte?

L'auteur a publié un second livre d'histoire intitulé : *Histoire contemporaine*. Nous prions M. Delagrave de nous l'envoyer. Nous en dirons tout le bien compatible avec ce que nous croyons être la vérité et la justice.

L'OBERLAND GRISON. Itinéraire du Club alpin suisse pour l'année 1874. — St-Gall, chez Zollikofer, 81 pages.

Nous mentionnons un peu tardivement cette brochure très instructive pour les amis de la science et des courses alpestres. Le traducteur, M. Philippe Jäger, professeur à l'école cantonale de St-Gall, n'en est pas à son coup d'essai et a très bien rendu le texte allemand dont une foule de termes techniques rendaient l'interprétation malaisée.

PETIT TRAITÉ DE BOTANIQUE POPULAIRE. LA POMME ÉPINEUSE (*Datura stramonium*), par J. Chenaux, membre de la Société des sciences naturelles. Fribourg, imprimerie catholique suisse, 1874, 30 centimes; avec cette épigraphe : *Un homme averti en vaut deux*.

M. Chenaux est ce curé botaniste de Vuadens, près de Bulle, dont nous avons annoncé déjà les précédents opuscules : *la sauge officinale*, *la belladonne*, et *l'éthuse*. C'est, par parenthèse, le même ecclésiastique encore que l'auteur des *Nouvelles jurassiennes*, M. Louis Favre, met en scène dans sa dernière nouvelle, *le Pinson des Colombettes*, avec une sympathique admiration qui n'a rien de conventionnel; car le curé de Vuadens est vraiment un excellent cœur d'homme et un prêtre tolérant, quoique très croyant et ce qu'on appelle un ultramontain.

Mais c'est du botaniste populaire et non du prêtre qu'il est question ici.

Comme ses sœurs aînées dont nous parlions les années dernières, la *pomme épineuse* est une plante très vénéneuse. Quoique moins attrayante et partant moins dangereuse que deux d'entre elles, la belladone et l'éthuse, elle n'en excite pas moins la convoitise des enfants par la beauté de son feuillage et de ses fruits et elle a causé de nombreux empoisonnements.

Nous n'avons pas le dessein de suivre le naturaliste gruyérien à travers

les 40 pages de son petit et substantiel traité et où il nous fait l'histoire de l'origine de sa plante, originaire probablement des bords de la Caspienne, d'où l'auraient apportée les Zigeuner. Pour cette histoire, comme pour les noms, l'étymologie, la description, les symptômes de l'empoisonnement, les soins à donner en attendant le médecin, les divers cas d'empoisonnement constatés par M. Chenaux dans son canton, et enfin les propriétés de la pomme épineuse, nous préférons renvoyer au livre, dont le bon marché joint à l'utilité réelle et à l'agrément que l'auteur a su mettre dans ses pages, fait une publication des plus populaires.

L'ENSEIGNEMENT GRAMMATICAL POUR LES COMMENÇANTS, OU 240 EXERCICES DESTINÉS A SERVIR D'INTRODUCTION A TOUTES LES GRAMMAIRES FRANÇAISES, par M. FRIES, maître-adjoint et chargé de la direction de l'école annexe à l'école normale de Charleville. — Paris, Hachette, 1874, 90 pages; 60 centimes.

C'est une grammaire de l'enfance et simplifiée, c'est-à-dire réduite à des exercices élémentaires et essentiels. La règle y est mise, comme de juste, après l'exemple, et la définition est tirée de l'exercice conformément à la maxime du P. Girard que l'auteur cite à la fin de sa préface : « les mots » pour les pensées et les pensées pour le cœur et la vie. »

CHRONIQUE SCOLAIRE.

CONFÉDÉRATION SUISSE. — La Société suisse d'utilité publique qui se réunira cette année à Liestal, traitera entre autres les questions suivantes :

1. Quels ont été jusqu'ici les rapports de l'école et de l'enseignement religieux ?

2. Doit-il y avoir à l'avenir un enseignement religieux à l'école ?

3. Dans le cas affirmatif, par qui doit se faire cet enseignement ?

BERNE. — M. Spiegel, maître secondaire à Langenthal, est mort subitement le 2 mars. Il était rentré chez lui à 6 heures; à 10 heures, ce n'était plus qu'un cadavre.

ZURICH. — Les examens pour l'admission au brevet d'instituteurs et d'institutrices primaires durent 10 jours dans ce canton. C'est excessif.

Le Grand Conseil de ce canton a eu le bon esprit de rejeter la proposition de la Direction de l'Instruction publique tendant à contraindre les institutions privées à se servir des mêmes moyens d'enseignement que les écoles publiques. C'est trop contraire à la liberté et même au progrès. Que serait devenue l'institution de Pestalozzi, si elle avait dû passer par *les réglementatives* des gouvernements ? Les gouvernements civils ne sont pas plus infallibles que le pape. « C'est à ses institutions privées, dit M. Stoy dans » son Encyclopédie de la Pédagogie (page 201) que l'Allemagne est rede-

» vable de sa supériorité. » Que dirait la Suisse si un canton en majorité ultramontain entendait imposer ses manuels aux écoles privées ?

Au Grand Conseil de Zurich, M. Zollinger a combattu avec logique la proposition en montrant les services qu'avait rendus l'enseignement privé. Il a aussi fait voir les inconvénients de cette uniformité officielle que l'on préconise, alors qu'elle est souvent l'œuvre de la médiocrité des fonctionnaires en place et en faveur. Les écoles d'Etat ont eu pour effet plus d'une fois d'entraver l'originalité d'esprit et de jeter les esprits dans un même moule au détriment de l'esprit humain.

BALE-VILLE. — Après mûre délibération, le Grand Conseil de cet Etat a pris les décisions suivantes : « Le développement de l'instruction publique et de la culture populaire sont une dette de l'Etat. L'instruction est obligatoire pour tous les enfants jusqu'à la limite d'âge indiquée par la loi. L'enseignement est gratuit dans les écoles primaires. Le principe de la gratuité peut être étendu encore à d'autres écoles. Les écoles publiques doivent pouvoir être fréquentées par les enfants de toutes les confessions sans préjudice pour leur foi et la liberté de conscience. Les établissements d'instruction et d'éducation non institués par l'Etat n'ont aucun droit aux subsides de l'Etat, mais sont soumis à la surveillance de l'Etat, à teneur des dispositions légales. Cette dernière proposition a été formulée par M. le professeur Kinkelé, le statisticien distingué de notre instruction publique au congrès de Vienne.

ALLEMAGNE. — Le 26 mai 1874, il a été célébré une grande fête commémorative de Diesterweg, le célèbre pédagogue, à Kayzersberg sur la Ruhr.

FRANCE. — St-Etienne a perdu dans les premiers jours de cette année M. Robert, instituteur, ou plutôt chef d'une école qu'il dirigea pendant 22 ans et qui se composait de 150 enfants. Ce M. Robert est l'auteur du *chiffre unique* dont il a été question dans nos colonnes. Il avait été honoré de plusieurs médailles par le ministère, et par la Société de Paris pour l'enseignement élémentaire. Il devait cette dernière distinction à un ouvrage intitulé : *Vérification à première vue des opérations d'artique*.

A ses travaux scolaires, M. Robert joignait la pratique de l'architecture. A ce sujet, le maire de St-Etienne trouva à propos de lui retrancher le cinquième de son traitement. On feignait de croire qu'il négligeait sa classe. Mais le fin mot était sans doute que M. Robert était instituteur laïc et qu'on était au lendemain de l'expédition de Rome. M. Robert comprit et donna sa démission, mais n'en resta pas moins dévoué aux écoles auxquelles il n'a cessé de marquer sa sollicitude de bien des façons. C'est d'abord en distribuant des livrets de la caisse d'épargne aux élèves. (D'après le *Républicain de la Loire et de la Haute-Loire*.



PARTIE PRATIQUE.

CANEVAS DE COMPOSITION.

Caracalla et Papinien.

Le cruel et inique empereur Caracalla avait tué de sa main son frère Géta, prince noble et excellent qu'il haïssait pour ses qualités mêmes. Le crime commis, il voulait que Papinien, le plus illustre jurisconsulte qu'il y eût alors à Rome, fit l'apologie du fratricide. Mais l'honnête légiste ayant répondu que l'apologie du crime en serait un nouveau, fut mis à mort par ordre de cet empereur détestable.

Racontez ce trait et faites parler le noble Papinien.

DICTÉE ORTHOGRAPHIQUE.

Mes chers élèves — car, quelque méchants garçons que vous soyez quelquefois, et quelques graves négligences que j'aie eu, pendant ces quelque cinq ou six premières semaines de l'année, à reprocher à la plupart d'entre vous, quelques-uns des plus grands exceptés, je ne vous en aime pas moins du fond du cœur — mes chers élèves, donc, veuillez grouper vos sièges autour du mien, et je vous répéterai, non pas complètement toutefois, ni avec de longs développements, les principaux événements et les grandes scènes dont notre contrée a été le témoin depuis l'avènement du nouveau système politique. Mais tout d'abord osé-je exprimer un désir ? Oui, n'est-ce pas ?... c'est que vous ne vous ennuyiez pas trop à mes récits, mais bien plutôt que vous sachiez comprendre mes explications, que vous y ayez un plaisir extrême, et qu'avant que vous vous en alliez, vous me remerciez de vous avoir appris quelque chose d'intéressant et d'utile. J'irai même plus loin : je veux que vous me priiez de vous en faire ressouvenir de temps à autre, en ressuscitant pour vous la mémoire des jours et des années tout orageuses que nos pères ont vécu.

Aujourd'hui donc, puisque les travaux des champs ont rendu quelques bancs vacants et que vous pourriez regarder les exercices précédents comme fatigant trop l'esprit, surtout sous les rayons brûlants du soleil torride de la mi-juillet, j'accélérerai mon récit, et ne serai point trop exigeant. Je ne vous parlerai ni des plantes dont les médecins nous ont ordonné l'usage, ni des bois qui sont débités dans les parqueteries, ni des chiffons de coton qui jouent un si grand rôle dans les papeteries, ni des métaux précieux dont fait usage l'orfèvrerie, ni des matières premières qui sont employées dans les briqueteries, ni des animaux que l'on a dépecés et que l'on dépèce encore chaque jour pour la nourriture de l'homme, ni des gaz délétères qui règnent et s'amoncellent dans les quartiers insuffisamment aérés ou mal bâtis des grandes et populeuses cités. Non, le peu de moments qu'il m'est accordé encore ne saurait me permettre d'aborder, fût-ce même en abrégé, et quoi que je fasse, des sujets aussi vastes, et aussi dignes d'intérêt.

C'est, vous ai-je dit, de l'histoire de notre petit pays que je me suis pro-

posé de vous dire quelques mots : écoutez-moi donc tous. Mais j'ai besoin de votre attention tout entière : accordez-la-moi.

A. M.

POÉSIE.

Première solitude, par Sully Prudhomme.

La première solitude, c'est celle de ces pauvres enfants que leurs familles ont envoyés *avant l'âge*, en pension, dans ces internats qui sont pour eux des geôles, quand ils ne sont pas quelque chose de pis. Impossible de lire ces vers, sans attendrissement et sans douleur ! Oh ! oui, que sont coupables les mères qui abandonnent ainsi ces chères créatures à des maîtres étrangers et souvent froids et indifférents ! Que nous en connaissons de ces cœurs, qui, sous l'étreinte du chagrin, se sont fermés aux sentiments de la famille, parce que le cœur de la famille s'était fermé pour eux. Excepté deux vers qui sont mis en italiques, et un ou deux endroits faibles, ou marqués au coin d'un réalisme un peu crû, ces vers expriment avec une grande vérité d'accent et une poésie tendre les déchirements secrets de l'âme chez les déshérités de la maison et de la sollicitude maternelle.

A. D.

On voit dans les sombres écoles
Des petits qui pleurent toujours ;
Les autres font leurs cabrioles,
Eux, ils restent au fond des cours.

Leurs blouses sont très bien tirées,
Leurs pantalons en bon état,
Leurs chaussures toujours cirées ;
Ils ont l'air sage et délicat.

Les forts les appellent des filles,
Et les malins, des innocents :
Ils sont doux, ils donnent leurs billes,
Ils ne seront pas commerçants.

Les plus poltrons leur font des niches,
Et les gourmands sont leurs copains ;
Leurs camarades les croient riches,
Parce qu'ils se lavent les mains.

Ils frissonnent sous l'œil du maître,
Son ombre les rend malheureux ;
Ces enfants n'auraient pas dû naître,
L'enfance est trop dure pour eux !

Oh ! la leçon qui n'est pas sue,
Le devoir qui n'est pas fini ,
Une réprimande reçue,
Le déshonneur d'être puni ,

Tout leur est terreur et martyre !
Le jour, c'est la cloche, et, le soir,
Quand le maître enfin se retire,
C'est le désert du grand dortoir :

La lueur des lampes y tremble
Sur les linceuls des lits de fer ;
Le sifflet des dormeurs ressemble
Au vent sur les tombes, l'hiver.

Pendant que les autres sommeillent,
Faits au coucher de la prison,
Ils pensent au dimanche, ils veillent
Pour se rappeler la maison.

Ils songent qu'ils dormaient naguères
Douillettement ensevelis
Dans les berceaux, et que leurs mères
Les prenaient parfois dans leurs lits.

O mères, coupables absentes,
Qu'alors vous leur paraissez loin !
A ces créatures naissantes
Il manque un indicible soin ;

On leur a donné les chemises,
Les couvertures qu'il leur faut.
D'autres que vous les leur ont mises :
Elles ne leur tiennent pas chaud.

Mais tout ingrates que vous êtes,
Ils ne peuvent vous oublier,
Et cachent leurs petites têtes,
En sanglotant, sous l'oreiller.

Le Rédacteur en chef : A. DAGUET.